

« Échos de la traduction dans la presse culturelle :  
Étude comparative de trois suppléments littéraires  
– États-Unis, France et Italie »

**Enrico Monti**  
Université de Haute-Alsace, France  
enrico.monti@uha.fr

*Synergies Pologne* n° 10 - 2013 pp. 109-121

**Résumé :** Quelle résonance a la traduction aujourd'hui dans la presse culturelle ? Pour essayer de répondre à cette question, j'ai choisi d'analyser l'impact des traductions dans le dernier quadrimestre de l'année 2010, dans trois importants suppléments littéraires hebdomadaires : The New York Times Book Review aux États-Unis, Le Monde des livres en France et Domenica (Sole 24 ore) en Italie. Une analyse quantitative et qualitative de ce corpus - qui prend en compte surtout la visibilité des traductions/ traducteurs, la nature des critiques des traductions et la présence d'articles/ annonces autour de la traduction - va nous offrir un aperçu des analogies et des différences dans la réception de la littérature traduite dans ces trois pays.

**Mots-clés :** traduction, compte-rendu, critique, réception, visibilité

**Abstract :** How does translation resonate in today's cultural press? To give an answer to this question, I chose to analyse the impact that translations had in the last four months of 2010 in three important weekly literary supplements: The New York Times Book Review in the United States, Le Monde des livres in France et Domenica (Sole 24 ore) in Italy. A quantitative and qualitative analysis of such corpus - focusing mostly on the visibility of translators/translations, the extent and nature of translation criticism, as well as the presence of articles/news about translation - may offer insights into similarities and differences in the reception of translated literature in the three countries.

**Key words:** translation, review, criticism, reception, visibility

## Introduction

La résonance d'une traduction passe inévitablement par un ou plusieurs amplificateurs. Parmi ces caisses de résonance, l'une de plus puissantes est sans doute la presse, qui joue un rôle important d'intermédiaire entre les maisons d'édition et le public des lecteurs, et qui peut souvent déterminer le succès d'un livre grâce à ses articles et à ses comptes-rendus. La présente étude se propose d'explorer cet amplificateur en analysant la résonance que la traduction littéraire a aujourd'hui dans la presse culturelle.

La question du traitement de la traduction dans les comptes-rendus a été abordée dans quelques études traductologiques à partir de la place que James

Holmes accorda à la « critique de la traduction » (au sens large), dans la section « appliquée » de sa carte des *Translation Studies* (Holmes 1972/2010 : 78). Cependant, on a pu relever que ces études ne sont pas très nombreuses et elles portent souvent sur un auteur et /ou un ouvrage spécifique et sa réception dans un pays donné, ou bien sur des petits *corpora* étudiés de façon non-systématique ; rares sont les études de type bibliométrique/statistique<sup>1</sup>.

J'ai donc ici réuni un corpus trilingue de suppléments culturels hebdomadaires, que j'ai par la suite analysé du point de vue quantitatif et qualitatif, dans la conviction qu'une étude de ce type - et davantage si elle était ouverte à des *corpora* plus importants - puisse permettre de « mesurer » les échos que la traduction a dans la presse de différents pays.

### **Le corpus : trois suppléments en France, États-Unis et Italie**

Le corpus se compose de trois suppléments culturels à des illustres quotidiens des États-Unis, de France et d'Italie : *The New York Times Book Review* aux États-Unis, *Le Monde des livres* en France et *Domenica (Sole 24 ore)* en Italie.

Le *Book Review* (NYTBR d'ores en avant) est associé à la riche édition du dimanche du *New York Times*. Ce supplément culturel, qui est également vendu séparément, compte une trentaine de pages environ dans la période concernée et, comme son titre l'indique, il est consacré explicitement aux comptes-rendus.

*Le Monde des Livres* (MdL d'ores en avant) est associé à l'édition du vendredi du *Monde* et consiste normalement d'un fascicule d'une dizaine de pages qui est dissociable du journal, mais qui n'est pas vendu séparément. Les comptes-rendus représentent de loin la partie la plus importante de ce supplément, mais on y trouve également des articles et des débats qui ne sont pas nécessairement liés à la critique d'une nouvelle parution.

*Domenica* (DOM d'ores en avant) est certainement le moins connu des trois suppléments à l'échelle internationale ; il est associé à l'édition du dimanche du *Sole 24 ore*, le journal économique le plus prestigieux en Italie. Le supplément compte environ une trentaine de pages et on y trouve plusieurs comptes-rendus, mais également des débats et des articles d'approfondissement.

À l'intérieur de ces trois suppléments culturels, j'ai pris en examen la section des comptes-rendus littéraires (romans, nouvelles et poésie) et, au niveau chronologique, je me suis concentré sur le dernier quadrimestre du 2010, de la rentrée jusqu'à la fin de l'année. Pendant ces quatre mois, cinquante numéros des trois suppléments ont paru (entre quinze et dix-sept numéros pour chaque supplément). Si la taille limitée de ce corpus ne permet évidemment pas des généralisations, l'étude qu'en émane constitue un point de départ pour une analyse plus systématique de la traduction dans la presse et peut déjà offrir une casuistique assez représentative pour quelques conclusions provisoires<sup>2</sup>.

L'étude contrastive a été facilitée par le fait que les trois suppléments présentent des caractéristiques similaires. Ils sont trois suppléments culturels *highbrow*, associés à des journaux avec une tradition libérale importante et qui sont devenus dans le temps des véritables institutions dans leurs pays. Ils s'adressent à un public assez (voire très) cultivé, qui a fait des études supérieures et qui compte parmi ses rangs les « élites » intellectuelles des trois pays, y inclus des professionnels de l'édition ou des lettres.

Mais plus encore que les similarités, ce sont les différences au niveau des comptes-rendus qui représentent un sujet de réflexion central de la présente recherche. Une première différence quantitative réside dans le fait que le *NYTBR* accueille moins de comptes-rendus par rapport aux deux autres suppléments. Normalement plus longs, entre 1 000 et 1 500 mots, les comptes-rendus du *NYTBR* occupent une page chacun, alors que dans les deux autres hebdomadaires un ou deux comptes-rendus côtoient des petites notices de 100-200 mots. Pour ce qui est du nombre de comptes-rendus consacrés à la littérature traduite, dans chaque numéro du *NYTBR* on trouve un maximum de cinq livres traduits recensés, sur un total de recensions sur la fiction qui dépasse rarement les 10 livres.

Dans le *MdL* et le *DOM* on peut trouver jusqu'à dix ouvrages en traduction recensés dans chaque numéro, sur un total de livres recensés qui peut varier entre dix et vingt-cinq. Les comptes-rendus n'ont pas de taille homogène, mais ils sont presque systématiquement inférieurs à une page. Dans le *MdL* une section de quatre-six pages est consacrée aux belles-lettres, dont environ deux pages sont réservées exclusivement à la littérature traduite<sup>3</sup>. Dans le *DOM* il n'y a pas de distinction nette entre littérature étrangère et littérature italienne : les deux sont mélangées non seulement dans la section *Lettura* (« Lectures »), qui est consacrée aux belles-lettres, mais également dans d'autres sections thématiques du supplément. Il faut souligner qu'occasionnellement le *DOM* offre des comptes-rendus d'ouvrages non encore traduits en italien, dont on sollicite (plus ou moins explicitement) une traduction.

Au niveau du style, il n'y a pas de différence substantielle dans les trois suppléments, si ce n'est une tendance plus accentuée du *MdL* à citer des extraits (en traduction) des livres recensés. Ce facteur est très important du point de vue de la prise en compte de la traduction, car la présence d'extraits cités s'accompagne fréquemment d'une évaluation du style de l'auteur. Hélas, l'analyse - pour superficielle qu'elle puisse l'être, étant donné les contraintes spatiales d'un compte-rendu de ce type - se limite presque uniquement à l'auteur et très rarement quelques mots sont consacrés à la traduction française que les comptes-rendus sont *de facto* en train de citer et de commenter.

### Grille d'analyse des comptes-rendus

Toute analyse sur base statistique nécessitant d'un travail sur la définition des critères, j'ai fixé quatre paramètres : ils sont articulés sous forme de questions, auxquelles j'essaie de donner une réponse lors du traitement systématique du corpus<sup>4</sup>.

- Pourcentage d'ouvrages en traduction recensés (combien de comptes-rendus sur des traductions ? quelles sont les littératures étrangères préférées ?)
- Visibilité de la traduction (le livre est-il présenté comme une traduction ? le nom et prénom du traducteur sont-ils indiqués ? la langue de départ est-elle précisée ?)
- Évaluation de la traduction (avec quelle fréquence ? quelle modalité ? quelle terminologie ? y-a-t-il des critiques négatives ?)
- Réflexion sur le processus traductif (articles/entretiens sur/avec des traducteurs ou sur la traduction)

Si les premières questions sont d'ordre quantitatif, car elles permettent de mesurer la présence et l'impact de la traduction, les deux dernières sont d'ordre qualitatif et elles visent l'analyse stylistique et théorique de la traduction.

### Pourcentage d'ouvrages en traduction dans le corpus

Un panorama rapide sur les chiffres du marché éditorial en général des trois pays concernés constituera un repère comparatif fondamental sur lequel appuyer la grille d'analyse sur la traduction en particulier. D'après les données dont on dispose, il résulte qu'en France, les traductions représentent en 2010 le 14,9% de toutes les parutions, avec 9 406 nouveautés et nouvelles éditions<sup>5</sup>. Les langues les plus traduites sont l'anglais (59,1% du nombre total des traductions), suivi de loin par le japonais (10,0%). Pour l'Italie, le pourcentage des ouvrages en traduction se situe autour du 19%, et presque le 50% de ces traductions sont faites de l'anglais<sup>6</sup>. Ces pourcentages se réfèrent à la totalité de parutions dans l'année ; si on limite l'analyse aux « belles lettres » (romans, nouvelles, poésie, théâtre), le pourcentage des traductions monte autour du 40% pour la France (41,4% selon un sondage conduit en 2008 par le CEATL, Centre Européen de Traduction Littéraire et, si on se limite aux romans, environ 75% de ces traductions sont faites à partir de l'anglais)<sup>7</sup> et autour du 30% pour l'Italie (dont le 56% faites de l'anglais)<sup>8</sup>.

Aux États-Unis le pourcentage des traductions est beaucoup plus bas : selon une étude conduite en 1999 et très souvent citée, les traductions représenteraient le 3% de la totalité de la production libraire<sup>9</sup>. On ne dispose pas de chiffres exacts sur le pourcentage des traductions des belles lettres, mais selon Chad Post, chercheur de l'Université de Rochester et collaborateur de la revue de traduction *Three Percent* (le titre est lui-même emblématique), le pourcentage est encore plus bas dans le cas de la littérature, où les traductions représentent moins de 1%. En effet, Post a pu inventorier la totalité des ouvrages de fiction traduits et publiés en 2010 et il a compté à cette occasion 340 nouvelles traductions inédites d'ouvrages de *fiction*<sup>10</sup>. En confrontant ce chiffre avec les chiffres du marché éditorial énorme des États-Unis (en 2010 environ 50 000 nouvelles parutions dans le domaine de la *fiction*), la position tout à fait secondaire et périphérique de la traduction à l'intérieur de ce système apparaît clairement<sup>11</sup>. D'après cette même étude, parmi les langues-source les plus fréquentes figurent le français (avec 18% des traductions littéraires), suivi par l'espagnol (15%), l'allemand (10%), le japonais (8%) et l'italien, l'arabe, l'hébreu (à 4%).

Le contexte littéraire-éditorial de référence présente donc plusieurs affinités entre France et Italie, et une nette disparité avec les États-Unis. En répondant à la première question de la grille analytique sur la traduction, la littérature traduite est présente selon les proportions suivantes dans les trois suppléments culturels analysés :

- *NYTBR* : 19 comptes-rendus de traductions (15% du corpus « belles lettres » - 122 ouvrages recensés)
- *MdL* : 74 (40% - 186 ouvrages recensés)
- *DOM* : 63 (30% - 190 ouvrages recensés)

Une petite surprise arrive du *NYTBR*, car le pourcentage des comptes-rendus de livres traduits se situe autour du 15% (19 comptes-rendus sur un total de 122 parus dans ces 4 mois), soit un pourcentage plus élevé par rapport à l'1% des chiffres du marché éditorial. Un autre paramètre intéressant vient de la liste des meilleurs livres parus dans l'année, publiée chaque année en octobre. Pour l'année 2010, la liste inclut 48 titres de fiction, dont 4 sont des ouvrages en traduction, ce qui donne un pourcentage du 8% environ.

Le *MdL* montre des résultats en ligne avec ce qu'on pourrait s'attendre des statistiques du marché éditorial français : sur l'ensemble des quatre mois, avec 74 comptes-rendus de traductions, les ouvrages traduits représentent autour du 40% du total des ouvrages recensés (186). La même chose est valable pour le *DOM*, où, les 63 comptes-rendus d'ouvrage traduits constituent environ le 30% du total (190 ouvrages).

En ce qui concerne la deuxième question concernant les littératures étrangères plus représentées dans ces comptes-rendus, les résultats montrent les chiffres suivants :

- *NYTBR* (19) : litt. germanophones (5), hispanophones (4), francophones (4)
- *MdL* (74) : litt. anglophones (27), hispanophones (15), italienne (7) germanophones (5)
- *DOM* (63) : litt. anglophones (27), hispanophones (13), francophones (9), germanophones (3)

On remarque donc une vague d'intérêt pour la littérature germanophone dans le *NYTBR* (avec 5 des 19 comptes-rendus portant sur des auteurs germanophones), suivie par les littératures hispanophones et francophones.

Dans le *MdL* et le *DOM* les littératures anglophones occupent une place centrale, comme il était prévisible, mais avec une présence moins importante (respectivement 36% et 43% des traductions) par rapport aux chiffres du marché éditorial des deux pays, où au moins 55% de belles lettres traduites proviennent de l'anglais. Cela pourrait s'expliquer d'un côté par le fait que, dans la littérature qui concerne le public curieux et érudit de ces deux hebdomadaires, la présence de l'anglais est peut-être moins importante par rapport à la totalité des publications littéraires (la présence de l'anglais étant massive dans certains genres ou sous-genres « populaires », notamment dans les polars et les romances). Une autre raison pourrait être liée à la volonté des deux suppléments culturels de s'ouvrir à l'international et donc de donner une

visibilité aux littératures dites mineures, en rééquilibrant un peu le marché tout à fait déséquilibré de la traduction. En ce sens, le *MdL* présente dans ses comptes-rendus une remarquable variété de pays et traditions littéraires : dans les quatre mois qui font l'objet de ce corpus on retrouve, entre autres, des comptes-rendus d'ouvrages provenant d'Islande, Norvège, Finlande, Pologne, Serbie, Égypte, Liban, etc.<sup>12</sup>

Parmi les littératures les plus recensées, la deuxième place est réservée dans les trois cas aux littératures hispanophones<sup>13</sup>. Et ensuite *MdL* et *DOM* échangent des regards croisés à travers les Alpes, avant de jeter un coup d'œil aux voisins germanophones.

### Visibilité de la traduction

La question de la « visibilité » des traductions a été analysée diffusément en traductologie par Lawrence Venuti. Dans la grille analytique, la deuxième question s'interroge justement sur ce facteur, à savoir sur la présence dans ces comptes-rendus des noms des traducteurs, de l'indication des langues sources, ainsi que des titres des textes sources, autant d'indices paratextuels de la visibilité d'une traduction.

Dans le corpus analysé, les prénoms et les noms des traducteurs sont presque toujours indiqués de manière visible à côté du titre de l'ouvrage traduit. Dans la plupart de ces micro-textes l'indication du prénom et du nom du traducteur est faite en entier, ce qui est particulièrement appréciable dans le contexte synthétique du journalisme. Les deux ou trois exceptions sont pratiquement négligeables<sup>14</sup>.

Seul le *MdL* fournit l'indication de la langue à partir de laquelle le livre a été traduit, ainsi que le pays de provenance de l'ouvrage (par exemple : « traduit de l'anglais (Afrique du Sud) »). Cette précision ne donne pas seulement une indication géographique, mais elle rend compte de la variété linguistique du monde anglophone, germanophone, hispanophone, etc. Le *MdL* donne également l'indication du titre originel, contrairement aux deux autres suppléments (qui en font tout au plus mention dans le texte).

On peut donc conclure que les trois suppléments assurent une bonne visibilité paratextuelle à la traduction et aux traducteurs, qui ne sont presque jamais cachés dans les comptes-rendus, avec une mention d'excellence pour le *MdL* dont le soin pour les détails est sûrement appréciable.

### Évaluation de la traduction

L'absence d'une vraie critique de la traduction a été mise en avant par plusieurs chercheurs, à partir de James Holmes, qui en 1972 dénonçait le niveau approximatif dans ce domaine : « The level of such criticism is today still frequently very low, and in many countries still quite uninfluenced by developments within the field of translation studies » (Holmes 1972/2010 : p. 78). Des reproches analogues ont été soulevés par la plupart des chercheurs qui se sont occupés de cette sous-branche de *translation studies*.

En effet, trop souvent les recenseurs ne connaissent même pas le texte de départ (voire la langue de départ) et apprécient uniquement la « fluidité » dans une traduction. L'une des critiques les plus connues dans ce contexte est sûrement celle que Vladimir Nabokov place en ouverture de son essai consacré à sa traduction d'*Evgenii Onegin* : « I constantly find in reviews of verse translations the following kind of thing that sends me into spasms of helpless fury : "Mr. (or Miss) So-and-so's translation reads smoothly" » (Nabokov 2010 : 71). Le concept vague de « fluidité » a été par la suite repris et articulé davantage par Lawrence Venuti, qui ouvre son *The Translator's Invisibility* sur une phrase assez explicite sur cette prédilection répandue pour la fluidité en traduction : « A translated text, whether prose or poetry, fiction or non-fiction, is judged acceptable by most publishers, reviewers and readers when it reads fluently » (Venuti 1995 : 1). Peter Fawcett (2006 : 305) identifie dans l'appréciation de la transparence de la traduction et dans l'antipathie vis-à-vis des traductions « sourcières » le premier d'une série de traits communs (essentiellement négatifs) partagés par la plupart des comptes-rendus sur des traductions.

Mais avant d'aborder l'aspect qualitatif, voici quelques données quantitatives sur la présence d'une forme quelconque d'évaluation de la traduction dans le corpus analysé et de sa fréquence relative.

- *NYTBR* : 11 évaluations (58% des cas), dont 1 négative
- *MdL* : 8 évaluations (11% de cas), dont 0 négatives
- *DOM* : 15 évaluations (24% de cas), dont 4 négatives

Si le nom du traducteur est un acquis dans ces trois revues, on ne peut pas dire la même chose de l'analyse /évaluation de la traduction, qui demeure assez rare, même si le *NYTBR* réserve encore une fois quelques surprises sur la période examinée. En effet, 11 des 19 comptes-rendus des livres traduits et parus dans le *NYTBR* contiennent une évaluation de la traduction : il s'agit d'un pourcentage tout à fait intéressant, qui témoigne d'une attention particulière de la part des recenseurs vis-à-vis de la traduction - il faut toutefois tenir compte que 6 évaluations proviennent de deux recenseurs particulièrement sensibles à ce sujet, car traducteurs eux-mêmes. Le *MdL* frappe au contraire pour la faible appréciation de la traduction (11%), ce qui est particulièrement surprenant si l'on pense à la visibilité paratextuelle de la traduction et à la présence de citations et considérations stylistiques dans ses comptes-rendus. Le *DOM* se distingue pour l'abondance relative de critiques négatives (4 sur 15, soit plus du 25% des évaluations), là où le *MdL* n'en présente aucune sur la période concernée.

D'un point de vue qualitatif, quels sont les traits communs dans ces évaluations ? Tout d'abord, la majorité des évaluations sont très sommaires, souvent limitées à un adjectif et /ou un adverbe, comme on peut le voir dans les exemples qui suivent :

- *NYTBR* : « ... sentences, artfully translated by X, continue to... », « adeptly translated by... »
- *MdL* : « grâce à cette langue (d'ailleurs très bien restituée par la traduction) », « remarquablement traduit », « traduit avec bonheur », « traduction splendide de... »
- *DOM* : « ottima traduzione », « tradotto egregiamente », « traduzione ricca ed efficace »

Dans la grande majorité des cas, il s'agit donc de mentions rapides et d'appositions, comme il est évident dans les deux premiers exemples en anglais et en français. On remarque également que, lorsqu'il y a des commentaires sur la traduction, ils sont souvent très élogieux. On peut se poser la question si, là où ces éloges sont absentes, il faut entrevoir une implicite critique négative de la traduction, ou bien un manque d'attention et d'intérêt pour le sujet - la deuxième hypothèse paraît plus plausible pour le *NYTRB* et le *DOM*, étant donné que de temps en temps il y a également des critiques négatives.

Parfois la critique va au-delà de ces quelques adjectifs /adverbes pour entrer dans les détails ; c'est à ce moment que la question de la traduction s'impose de manière plus claire. Voici quelques exemples de ce type :

- *NYTRB* : « [Jonathan Galassi, traducteur en anglais de Giacomo Leopardi] strives for accuracy throughout, but above all he works to make his translations living poems. The diction in these versions rightly conjures the 19<sup>th</sup> century, but never smells of the wax museum. »
- *MdL* : [à propos d'Attila Jozsef, poète hongrois] « français magnifiquement retravaillé ; traduit aujourd'hui directement du hongrois par un traducteur unique et passionné, restitué fidèlement un de ses premiers recueils »
- *DOM* : [à propos de la retraduction de *Der Zauberberg* de Thomas Mann, comportant un nouveau titre] « Tradurre e non tradire - Montagna davvero magica : Renata Colorni cambia per sempre la nostra percezione del grande romanzo di Mann »

En analysant les trois exemples cités, l'honneur d'une appréciation plus articulée du travail de traduction est souvent réservé aux retraductions. La retraduction porte souvent une « surcharge de "visibilité" » sur le processus traductif<sup>15</sup>, car l'ouvrage est déjà connu dans la culture cible et les comptes-rendus peuvent donc ignorer en partie la nouveauté thématique, qui occupe d'habitude une portion significative dans la majorité des comptes-rendus, comme l'a pu relever Maier (Maier 2009 : 19). On remarque toutefois l'attachement à une terminologie désuète (« fidélité ») et aux clichés (*tradurre tradire*), jugés encore efficaces sur le grand public.

En ce qui concerne les critiques négatives, une présence significative est à signaler presque uniquement dans le *DOM* - dans le *MdL* la seule « critique » très faible repérée est liée au choix d'un titre qui s'éloigne de manière importante du titre source. Évidemment il serait souhaitable d'élargir le corpus pour vérifier si un choix éditorial de la revue impose une mise en silence des critiques négatives.

- *NYTRB* : « It should be noted that the translation, by Carol Brown Janeway, does Kehlmann no favors [...] she frequently misfires in her rendering of basic idiomatic phrases, and makes smoothly contemporary German passages sound awkward and at times incongruously old-timey. »
- *DOM* : [à propos d'Anne Cuneo, *Le Maître de Garamond*, et des anachronismes dans la traduction italienne, où le maître Antoine Garamond parle au 16<sup>e</sup> siècle comme un adolescent du 21<sup>e</sup>] « Storia bella e terribile, peccato qualche rigidità e qualche fastidioso anacronismo della traduzione (valga per tutti quel "Che problema c'è?" pronunciato da maestro Antoine nel 1513!) »

La seule occurrence d'une critique négative du *NYTBR* vient d'un recenseur, Tim Mohr, qui est lui-même traducteur de l'allemand<sup>16</sup>. La critique est assez forte et relativement articulée par rapport aux standards des comptes-rendus ; elle n'est non plus confinée à une apposition, mais elle prend l'espace d'une phrase indépendante et semble porter essentiellement sur une mauvaise compréhension du texte source de la part de la traductrice. Dans ce cas, le recenseur montre d'avoir lu le texte en allemand et donc il n'appuie pas exclusivement sa critique sur un manque de fluidité dans le texte cible, comme il est souvent le cas.

La deuxième critique pourrait par contre porter exclusivement sur une lecture de la traduction : si un travail de comparaison entre les textes source et cible a été fait, il reste implicite dans ce texte, qui est relégué une fois de plus dans une phrase subordonnée. Le *DOM* présente plusieurs cas analogues : « qualche debolezza linguistica della traduzione italiana non inficia il valore dell'opera » (« les quelques faiblesses linguistiques de la traduction italienne ne diminuent pas la valeur de l'œuvre »), « linguaggio morbosamente arcaico (a cui il traduttore ha aggiunto del suo : erano anni che non capitava di leggere tanto spesso “nella misura in cui”) » (« langage perversément archaïque - auquel le traducteur a contribué avec des choix redoutables : cela fait des années qu'on ne lisait plus si fréquemment “dans la mesure où” »).

La virulence que Fawcett identifie dans les critiques négatives de la presse (Fawcett 2000 : 305) n'est donc pas de mise dans le corpus analysé. La particularité de ces critiques semble plutôt se situer dans la faible argumentation, souvent justifiée par la brièveté des comptes-rendus qui rend impossible (ou indésirable) toute argumentation sur une question « secondaire » telle que la traduction.

### Réflexion sur le processus traductif

Le *MdL* et le *DOM* consacrent plus d'attention à une réflexion générale autour de la traduction par rapport au *NYTBR*, qui n'offre que des rares digressions sur le processus traductif dans deux comptes-rendus sur des retraductions. Dans le *MdL* on signale un petit article sur la révision des traductions où l'auteur invite à « ébouriffer les traductions » ; un article de Pierre Assouline sur la traduction et sur la figure d'une traductrice ; deux entretiens avec le retraducteur de Tolstoï et avec une écrivaine-traductrice française. Dans le *DOM* on signale deux appels à traduire des livres étrangères dont on présente un compte-rendu ; une annonce d'un événement autour de la traduction (« Tradurre l'Europa ») ; le profil d'un traducteur vietnamien de littérature italienne contemporaine ; et un article de Tim Parks qui aborde, entre autres, la question de la traduction.

En général on peut remarquer que ce sont assez souvent les cas particuliers d'une retraduction ou d'une figure de traducteur à déclencher une discussion un peu plus articulée sur l'activité de traduction. Il va de soi que ce type de réflexion concourt à sensibiliser les lecteurs de la presse culturelle sur cet aspect et à en valoriser l'importance dans l'approche à la littérature traduite.

## Pour conclure

Plusieurs chercheurs ont évalué négativement l'attention portée à la traduction de la part de la presse. Si Holmes dénonçait en 1972 le bas niveau d'argumentation dans ce domaine (Holmes 2010 : p. 78), Simpson et R. van den Broeck pointaient du doigt un secteur gravement sous-développé (Simpson 1975 : 255, Broeck 1985 : 55), tout comme Maier qui s'acharnait contre une approche « mot par mot » à l'analyse des traductions (Maier 1990 : 20), ou Schulte qui critiquait la répétitivité et la brièveté des évaluations des traductions dans les comptes-rendus de littérature étrangère (Schulte s.d.), et d'autres encore qui ont dénoncé l'irresponsabilité de (quelques) recenseurs (Fawcett 2000 : 305) et l'absence de critères cohérents dans ces critiques (Vanderschelden 2000 : 288 ; Johnson 2006). Encore aujourd'hui on peut certainement remarquer un hiatus important, au niveau méthodologique et terminologique, entre le développement d'un discours scientifique autour de la traduction et la tractation sommaire et terminologiquement datée qu'on retrouve sur les pages des journaux.

Cela dit, on peut affirmer que la presse culturelle « haute », ou *highbrow* dans le jargon anglophone, se montre globalement assez attentive vis-à-vis de la traduction. La présence de plusieurs traducteurs parmi les critiques littéraires de ces suppléments contribue sans aucun doute à cette attention. Si pour la France et l'Italie, la littérature traduite occupe dans ce corpus plus ou moins l'espace qu'elle a dans le marché éditorial, aux États-Unis on observe une attention majeure pour un phénomène qui demeure toujours périphérique, mais qui est manifestement en croissance. En ce sens, ce qui est frappant n'est pas seulement la quantité des livres traduits qui sont recensés (quantité toujours inférieure par rapport aux suppléments européens, mais supérieure aux statistiques du marché éditorial américain), mais également la fréquence des évaluations de la traduction (une fois sur deux), qui est bien plus haute par rapport aux deux autres suppléments européens. Ce facteur peut être justifié partiellement par le fait que les comptes-rendus du *NYTBR* sont généralement plus longs par rapport aux deux autres suppléments pris en considération, et donc moins affectés par la contrainte spatiale qui est souvent invoquée pour justifier la marginalité de l'aspect de la traduction dans les comptes-rendus.

En ce qui concerne les critères d'appréciation d'une traduction, la *fluency* est toujours appréciée - aucune critique négative ne dénonce une traduction trop fluide. Seuls les comptes-rendus sur les retraductions semblent offrir un niveau d'analyse de la traduction plus approfondi, même si la terminologie demeure toujours attachée à certains clichés, en révélant une tendance à l'hyperbole dans l'appréciation. Il n'est pas clair si les jugements des recenseurs ont fait toujours l'objet d'une analyse comparée des textes sources et cibles, et /ou d'une prise en compte du projet de traduction. Bien évidemment, l'espace (et le temps de rédaction) d'un compte-rendu ne permettent pas une analyse comparée *en extenso* des textes source et cible, mais les recenseurs pourraient être sensibilisés sur cet aspect et facilités dans leur travail d'analyse s'ils recevaient des éditeurs une note sur la traduction et /ou un extrait du texte source avec chaque envoi d'ouvrages littéraires traduits.

Tout en sollicitant des études sur des corpus plus vastes par rapport au présent, capables de mieux nuancer l'état des choses et mieux suggérer les progrès à faire, on peut d'ores et déjà espérer qu'une prise de conscience de l'importance de la traduction puisse donner lieu à une interrogation systématique (et avertie) de la qualité de la traduction dans tout comptes-rendus de littérature traduite dans la presse culturelle. Si quelques pas vers une meilleure visibilité de la traduction ont été faits dans ce type de suppléments culturels, il serait toute de même souhaitable d'y trouver une terminologie critique plus en ligne avec les développements des études traductologiques, ainsi qu'un espace de réflexion plus ample sur une activité qui conditionne profondément notre réception des littératures étrangères.

## Bibliographie

- Broeck, R. (van den) 1985. « Second thoughts on translation criticism : A model of its analytic function ». In : *The Manipulation of Literature : Studies in Literary Translation*. T. Hermans (ed.). London & Sidney : Croom Helm.
- Bush, P. 2006. « Reviewing Translations : Barcelona, London and Paris ». *EnterText*, n° 4.3, pp. 29-44.
- Fawcett, P. 2000. « Translation in the broadsheets ». *The Translator*, n° 6.2, Special Issue. Evaluation and Translation, pp. 295-307.
- Holmes, J. 1972. « The name and nature of translation studies » [1972]. In : *The Translation Studies Reader*. L. Venuti (ed.). London; New York : Routledge, pp. 172-185.
- Johnson, P. 2006. « “Capturing the Spirit” : Reviewing literary translation ». *Angles on the English-Speaking World*: Vol. 6. Special Issue on Literary Translation: World Literature or ‘Worlding’ Literature, pp. 129-144.
- Maier, C. 1990. « Reviewing Latin American literature ». *Translation Review*, n° 34.5, pp. 18-24.
- Maier, C. (ed.) 2000. *The Translator, Special Issue. Evaluation and Translation*, n° 6.2.
- Nabokov, V. 2000. « Problems of translation: “Onegin” in English » [1955]. In : *The Translation Studies Reader*. L. Venuti (ed.). London; New York : Routledge, pp. 71-83.
- Pelletier G. 2011. « Les chiffres de la traduction », <http://www.sgd.org/la-documentation/les-dossiers/1078-les-chiffres-de-la-traduction-par-geoffroy-pelletier> (consulté le 1/7/2012).
- Schulte, R. s.d. « Translation criticism ». [http://translation.utdallas.edu/essays/criticism\\_essay1.html](http://translation.utdallas.edu/essays/criticism_essay1.html) (consulté le 1/7/2012).
- Simpson, E. O. 1975. « Methodology in translation criticism ». *Meta: Journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, n° 20.4, pp. 251-262.
- Vanderschelden, I. 2000. « Quality assessment and literary translation in France ». *The Translator*, n° 6.2, Special Issue. Evaluation and Translation, pp. 271-293.
- Venuti, L. 1995. *The Translator's Invisibility : A History of Translation*. London ; New York, Routledge.
- Venuti, L. 1998. *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*. London ; New York, Routledge.

## Notes

<sup>1</sup> Je renvoie à la bibliographie finale pour une liste de travaux dans ce domaine.

<sup>2</sup> Deux mémoires de Master que j'ai le plaisir de diriger à l'Université de Bologne proposent ce type d'analyse sur des *corpora* différents : Caterina Bertolotti travaille à une étude de *Feuilleton* (*Die Zeit*, Allemagne), Domenica (Sole 24ore, Italie) et *Times Literary Supplement* (*The Times*, Royaume-Uni) et Erika Goldoni travaille à une étude comparative des suppléments *El Cultural* (*El Mundo*, Espagne), *Alias* (*Il Manifesto*, Italie) et *The New Review* (*The Independent/The Observer*, Royaume-Uni). Les deux projets étant en cours au moment de la rédaction de ce texte, il ne m'est pas possible d'en anticiper les résultats ici.

<sup>3</sup> La division entre littérature étrangère et littérature française (ou mieux francophone) est typique du marché français et se trouve reproduite également dans les rayons des librairies, contrairement à ce qui se produit dans les pays anglophones (Vanderschelden 2000 : p. 282) et en Italie.

<sup>4</sup> Étant donné la taille de mon corpus, je n'ai pas utilisé de logiciels de traitement de *corpora* (tel que *WordSmith Tools*), ressource indispensable pour tout travail sur un corpus plus large. Je disposais de la version numérique du *NTYBR*, de la version en cd-rom du *DOM* et de la version papier du *MdL*.

<sup>5</sup> Source : *Économie du livre*, « Le secteur du livre : chiffres clés 2009-2010 », [http://www.dgmic.culture.gouv.fr/IMG/pdf/Chiffres-cles\\_2009-2010.pdf](http://www.dgmic.culture.gouv.fr/IMG/pdf/Chiffres-cles_2009-2010.pdf), p. 3 (consulté le 1/7/2012). On peut voir également les *Chiffres Clés 2012 : Statistiques de la culture*, section « Livres » : <http://www.culturecommunication.gouv.fr/content/download/25334/212610/file/11-Livre-2012.pdf>, en particulier la p. 140 (consulté le 1/7/2012).

<sup>6</sup> Source : Istat, *La produzione libraria nel 2010*, <http://www.istat.it/it/archivio/64919> (consulté le 1/7/2012). Sur un total de 14986 ouvrages traduits, 7616 le sont de l'anglais. Dans la catégorie des ouvrages traduits, essais et belles lettres (*Varia per adulti*), le pourcentage de traductions de l'anglais en 2010 se situe autour du 50% (12 566 textes, dont 6 308 traduits de l'anglais).

<sup>7</sup> Source : CEATL <http://www.ceatl.eu/docs/surveyfr.pdf> (consulté le 1/7/2012). Le 75% de nouveaux romans sont traduits de l'anglais (Pelletier 2011 : s.p.).

<sup>8</sup> Source : Istat, *La produzione libraria nel 2010*, <http://www.istat.it/it/archivio/64919> (consulté le 1/7/2012). Dans les catégories « Textes classiques » et « Textes Modernes », on retrouve 11 889 parutions de textes italiens et 6 294 de textes traduits : selon ces chiffres, les « belles lettres » traduites représentent environ le 30% de la production totale. Les traductions de l'anglais dans ce deux catégories sont 3501, donc le 56% du total.

<sup>9</sup> Ce pourcentage (qui concerne la totalité des publications) est résulté d'une étude conduite en 2009 par le NEA (National Endowment for the Arts), même si plusieurs chercheurs ont contesté la légitimité statistique de cette étude (voir notamment : John O'Brien, « Scamming in Translation », *Contexts* n° 21, <http://www.dalkeyarchive.com/book/?GCOI=15647100793980&fa=customcontent&extrasfile=A12626D9-B0D0-B086-B6283CD650FC5EF6.html>) ; ou encore Chad Post (<http://www.rochester.edu/College/translation/threepersent/?s=tag&t=state-of-translations>, et <http://www.rochester.edu/College/translation/threepersent/index.php?s=about>, consultés le 1/7/2012) où on suggère que le pourcentage est inférieure au 1% pour la littérature. Le fameux 3% est également le pourcentage proposé par Venuti (2,96%) dans son *The Translator's Invisibility* (1995 : 12-13) par rapport à l'année 1990 (repris également en Venuti 1998 : 88).

<sup>10</sup> La base de données pour 2010 est disponible à l'adresse : [http://www.rochester.edu/College/translation/threepersent/index.php?s=file\\_download&id=105](http://www.rochester.edu/College/translation/threepersent/index.php?s=file_download&id=105) (consulté le 1/7/2012).

<sup>11</sup> Il faut tout de même rappeler encore une fois que « littérature traduite » n'est pas synonyme de « littérature étrangère » et que, dans le cas des États-Unis, la riche production d'autres pays / écrivains anglophones ne nécessite normalement pas de traduction.

<sup>12</sup> Cela semblerait aller dans le sens de l'affirmation, assez courageuse, du directeur général de la SGDL, Geoffroy Pelletier, qui, d'après son analyse des données 2010 publiée par *Livres Hebdo*, affirme que : « L'édition française est très certainement celle qui traduit le plus largement l'ensemble des langues écrites et propose la plus grande diversité des littératures du monde » (Pelletier 2011 : s.p.).

<sup>13</sup> Pour la France, il faut préciser que dans la période couverte dans ce corpus (septembre-décembre 2010), la Colombie était l'invitée d'honneur de l'initiative « Belles Étrangères », et l'Argentine l'invitée d'honneur à la foire internationale du livre de Francfort.

<sup>14</sup> Un de ces cas est le dernier Stieg Larsson qui, dans la liste de Top 100 du *NYTBR*, n'est pas signalé comme ouvrage traduit. Un autre est l'absence de l'indication du nom du traducteur d'un livre de Matthew Spender dans le *DOM*, ce qui est assez grave étant donné que dans le compte-rendu on critique la traduction en parlant des « quelques faiblesses linguistiques de la traduction italienne [, qui] ne diminuent pas la valeur de l'œuvre » (*DOM*, 7/11/2012). Cependant, si l'on sort de la section littéraire et l'on jette un coup d'œil aux sections des essais qui ne rentrent pas dans notre corpus), on remarque que le nom du traducteur est souvent omis : à plusieurs reprises, les comptes-rendus « non-littéraires » mentionnent exclusivement la maison d'édition qui a publié la traduction, avec des formules telles que « traduit en italien par Einaudi », « traduit en français par Gallimard », etc.

<sup>15</sup> Voir : E. Monti, P. Schnyder 2011 (dir.). *Autour de la retraduction*, Paris, Orizons, p. 22.

<sup>16</sup> L'information est fournie par la notice que le *NYTBR*, contrairement aux deux autres suppléments, consacre à tout recenseur. La notice ne le dit pas, mais Mohr a gagné en 2007 le prix pour la meilleure traduction de l'année attribué par la revue *Three Percent*.